

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an 6 fr. »
Six mois 3 fr. »
Trois mois 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

La Rédaction
à SILVAIRE

Adresser tout ce qui concerne

L'Administration
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an 8 fr. »
Six mois 4 fr. »
Trois mois 2 fr. »

POUR SAUVER ROUSSET!...

Tous aux obsèques d'Aernoult

Le corps d'Aernoult arrivera dimanche matin en gare de Lyon et sera incinéré à trois heures de l'après-midi.
Tous à la gare de Lyon à une heure trois quarts.

TRAVAILLEURS

Il est dans la vie des peuples des faits tellement graves, des situations si poignantes, qu'une attitude de protestation s'impose et qu'une manifestation de colère doit s'affirmer.

L'assassinat d'Aernoult est un fait grave. Le martyre de Rousset est une situation poignante. Protestation et colère sont légitimes et doivent s'exprimer dimanche, aux funérailles de la victime.

Si les travailleurs de Paris restaient indifférents, ils renieraient la tradition qui les représente comme un peuple généreux, s'enthousiasmant pour les nobles causes, s'indignant contre les grands crimes.

Paris ouvrier ne mentira pas à son passé ; il sera présent au lugubre rendez-vous.

Aux funérailles d'Aernoult, on n'accompagnera pas seulement le cadavre d'un enfant mort dans les tortures ; on suivra derrière le cercueil la pensée de Rousset, de l'énergique garçon qui a dénoncé les criminels. Car elle y sera, cette pensée ; elle planera sur tout le sombre cortège.

Si l'héroïque Rousset est resté là-bas en Afrique verrouillé dans son cachot, son esprit a suivi la dépouille de son camarade de géhenne.

Aussi devons-nous être nombreux aux obsèques et former un cortège imposant pour le mort, mais surtout d'une attitude revendicatrice pour le vivant.

Oui, il faut que le nombre et le caractère de cette manifestation veuillent dire : « Nous n'accompagnons pas seulement un mort ; nous voulons arracher un vivant à une mort prochaine. Nous voulons que vous nous rendiez Rousset vivant, et non pas en l'état de cadavre comme Aernoult ».

Dimanche, soyons cent mille, et les tortionnaires reculeront, forcés de lâcher leur proie.

Mais surtout, oh ! oui, surtout ! que les femmes, que les mères, que celles qui ont des enfants à la caserne aujourd'hui, que celles qui en auront demain, que toutes viennent se placer immédiatement derrière le corbillard, pour montrer, par leur geste, qu'elles ne supporteront pas qu'on assassine impunément leurs petits.

Peuple de Paris, montre que tu n'es pas encore déchu : Tous debout ! Tous aux funérailles d'Aernoult pour sauver Rousset.

LE LIBERTAIRE

Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libéraire », c'est de lui faire des abonnés.

LES FUNÉRAILLES D'AERNOULT

Le Comité de Défense sociale a fait apposer sur les murs de Paris l'affiche suivante :

Au peuple de Paris !

Le 2 juillet 1909, un crime effroyable se passait à Djénan-ed-Dar (Algérie). Un homme, un disciplinaire, était affreusement torturé par les chaouchs de ce détachement.

Pendant des heures, il lui fallut exécuter, par une chaleur épouvantable, une marche au pas gymnastique, sac au dos.

Harassé, ne pouvant plus marcher, les tortionnaires l'attachèrent aux fers, lui remplirent la bouche de sable, puis non contents de ces exploits, le frappèrent avec rage dans sa cellule.

Le soir, le pauvre enfant rendait le dernier soupir, en appelant sa mère...

Cet homme, ce soldat envoyé aux compagnies de discipline pour faits de grève, c'était :

AERNOULT

Lorsque ces événements furent connus en France, grâce au dévouement et à la dénonciation formelle du courageux ROUSSET, démasquant les assassins, il n'y eut qu'un cri dans le monde ouvrier et parmi la presse — qui s'indigna à cette époque — du crime de Djénan-ed-Dar.

Ici, un père et une mère pleuraient l'enfant qu'ils avaient vu grandir et partir à 20 ans, plein de force et de santé.

Des hommes appartenant à toutes les classes de la société entreprennent la campagne pour dénoncer les coupables et faire revenir en France la dépouille de celui qui, dans le Sud-Algérien, reposait loin des siens.

La campagne fut longue. Pendant deux années, avec une persévérance inlassable, sans se laisser rebuter par les refus réguliers que leur opposaient les gouvernants, ces hommes continuèrent la lutte.

Il viennent enfin de triompher. Le corps du malheureux disciplinaire Aernoult nous est enfin rendu.

Dans quelques jours nous pourrions nous grouper derrière son cercueil et conduire à sa dernière demeure la victime des tortionnaires, des hideux chaouchs de Biribi.

Les obsèques d'Aernoult auront lieu le dimanche 11 février.

Le Comité de Défense sociale, qui a rempli une partie de sa tâche, ne s'arrêtera pas là. Il lui reste une autre besogne à accomplir : celle d'empêcher de faire un second cadavre d'EMILE ROUSSET, que le conseil de guerre d'Alger a osé condamner à 20 ans de travaux forcés pour un meurtre dont il est innocent.

Le Comité de Défense sociale fait appel au PARIS OUVRIER, AU PARIS QUI PENSE ET QUI VIBRE pour tout ce qui touche ses enfants, au Paris qui ne permettra pas qu'une iniquité s'accomplisse sans que s'élève sa grande voix populaire et qui voudra, par sa présence aux FUNÉRAILLES D'AERNOULT, rappeler qu'il est de tout cœur avec celui qui, le premier, dénonça le crime : avec ROUSSET, qui devrait être au premier rang derrière le corps de son camarade.

IL FAUT QUE CETTE MANIFESTATION POPULAIRE SOIT GRANDIOSE ! Il faut que le peuple travailleur, qui fournit chaque année l'impôt militaire, et dont les fils — pour des peccadilles — sont expédiés aux compagnies de discipline, viennent affirmer sa résolution de ne plus servir de jouet aux gradés alcooliques et que les Biribi ont assez vécu.

PAR SA PRESENCE EN MASSE AUX FUNÉRAILLES de la victime, la classe ouvrière prouvera que l'époque des bagnes militaires est terminée et que les conseils de guerre — qui condamnent par ordre — ont fait leur temps.

Peuple de Paris !

Le Comité de Défense sociale compte sur toi !

Ta présence derrière le corps d'AERNOULT lui donnera la force nécessaire pour poursuivre la lutte et faire rendre la liberté au héros de Djénan-ed-Dar :

à Emile ROUSSET

Le Comité de Défense sociale.

L'AFFAIRE ROUSSET

En feuilletant le dossier

Nous allons examiner aujourd'hui les pièces du dossier concernant la victime Brancoli.

Nous savons que ce dernier aussitôt frappé, fut conduit à l'hôpital de Médéa. Pendant trois jours (28, 29 et 30 août), il fut entouré de témoins qui purent à leur aise échanger avec lui des conversations sur le meurtre dont il avait été victime.

Pendant ces trois jours, il eût été facile à l'autorité militaire de connaître la vérité sur cette affaire et surtout de confronter Rousset avec Brancoli.

Dans la justice civile, la confrontation ne tarde guère, et le coupable, ou présumé tel, est mis en présence de sa victime, même quand cette dernière est décédée, les magistrats escomptant toujours un mouvement, un geste, un indice qui dénoncera l'inculpé.

Il n'en est pas de même, dans la justice militaire !

Rousset, désigné, comme coupable, n'avait pas besoin d'être confronté, malgré sa demande répétée au lieutenant Pan Lacroix, et malgré les dénégations de Brancoli qui pendant ces trois jours affirma que « ce n'était pas Rousset qui l'avait frappé ».

C'est même à cause de ces protestations de la victime, que l'autorité militaire ne voulut pas confronter les deux hommes. Il est évident que Brancoli, affirmant dans une confrontation officielle, devant Rousset, que ce dernier était innocent, c'était la chute lamentable de l'instruction ouverte, la preuve irréfutable de l'innocence, et la mise en liberté immédiate de Rousset.

Ce à quoi ne tenaient guère les militaires qui avaient juré de se venger et de tenir

vingt ans au bagne, l'héroïque Rousset, qui dénonça l'assassinat du jeune Aernoult.

Pendant ces trois journées, Brancoli fut assailli de questions. A travers les souffrances qu'il endure, il n'a pas un mot de colère contre Rousset, au contraire, il nie avec une énergie farouche, il a quelquefois des élans de colère, il parle de vengeance, ce qui est bien légitime, mais ce qui fait dire au Pan Lacroix cette anecdotique que la perle de son instruction, « qu'il ne veut pas avouer que c'est Rousset, pour pouvoir plus facilement se venger s'il en réchappe ».

Si le Pan Lacroix, qui a machiné toute cette affaire, n'était pas d'une mauvaise foi évidente, il eût eu la encore, en confrontant les deux hommes, la preuve formelle de la vérité.

En effet, dans la discussion qui eut inévitablement jailli, un mot, une phrase, une dispute même, aurait éclaté, et comment admettre que Brancoli, s'il avait eu devant lui son véritable meurtrier, eût laissé partir cet homme, sans lui adresser de reproches, sans l'accuser ?

L'argumentation du Pan Lacroix ne vaut donc rien, elle pêche par la base, avec raison toutefois, puisque nous avons la conviction, la certitude même que cette confrontation a été refusée parce qu'on n'ignorait pas que c'était la preuve absolue de l'innocence de Rousset.

Il nous reste, pour appuyer cette thèse, à mettre sous les yeux de nos camarades les pièces du dossier concernant les témoignages de la victime et de ceux qui l'ont approchée.

Cote N° 27. — Témoin FEIGNON Robert Paul Charles, sergent à la 19^e section, de garde à l'hôpital le 27 août.

D. — Dites-nous quelles déclarations vous a faites Brancoli avant de mourir et dans quelles conditions.

R. — Le dimanche 27 août, vers dix heures et demie du soir, j'étais de garde à l'hôpital, lorsqu'on apporta sur un brancard le chasseur Brancoli. Je l'ai fait conduire immédiatement au cabinet de pansement et je suis allé prévenir le médecin chef, en l'attendant, je suis retourné près du malade, et tout en m'occupant de lui, je lui ai demandé : « Qui vous a blessé ? » Il m'a répondu : « Je ne sais pas, il faisait noir, ils étaient cinq. » Peu après il a ajouté à la suite d'un gémissement : « Mais j'ai des amis. » Dans la suite, je ne lui ai plus repéré de son agression. Le lendemain matin le lieutenant Pan Lacroix est venu à l'hôpital en compagnie du caporal Laloo, il a visité Brancoli en ma présence et lui a demandé : « Quel est celui qui vous a blessé ? » Brancoli lui a fait une réponse identique à celle qu'il m'avait faite précédemment. Ensuite, le lieutenant Pan Lacroix lui a posé les questions suivantes : « Est-ce Rousset ? » Brancoli a répondu par un geste négatif de la tête. Le lieutenant lui a demandé ensuite : « Est-ce Sauval ? » Brancoli a répondu par le même geste négatif.

D. — Pendant les trois jours que Brancoli a passés à l'hôpital, avez-vous été témoin d'autres déclarations de sa part ?

R. — Non.

Lecture... etc.

Cote N° 23. — Témoin JANICOT Léon, infirmier 19^e section.

D. — Dites-nous les paroles qu'a prononcées Brancoli pendant son séjour à l'hôpital devant vous ?

R. — Le soir du jour où l'on a transporté Brancoli, j'étais de garde avec Zéphira. Il souffrait beaucoup et poussait des gémissements, je lui ai entendu prononcer les paroles suivantes : « Si je guéris, je brûlerai celui qui a fait le coup. » Je lui ai demandé qui l'avait frappé, il a répondu : « Je ne le sais pas. » Le 30, j'ai pris de nouveau la garde dans la chambre où était Brancoli. Comme j'avais entendu dire dans l'hôpital que c'était Rousset qui l'avait frappé, j'ai demandé à Brancoli si c'était vrai, il m'a répondu : « Non, c'est pas Rousset. »

D. — Comment avez-vous posé la question à Brancoli ?

R. — Je lui ai dit : « Il paraît qu'on a découvert le coupable et que c'est Rousset qui l'a frappé », il m'a répondu, comme je viens de vous dire : « Non, c'est pas Rousset. »

Lecture... etc.

Cote N° 49. — Témoin CALLEJA, soldat 19^e section.

Le 28, alors que j'étais de garde, j'ai vu Brancoli de minuit à six heures du matin, et aussi les journées des 29 et 30. Brancoli m'a souvent demandé s'il guérirait, chaque fois je lui répondais oui, il ajoutait : « Je pourrais me venger. » A différentes reprises, j'ai tenté d'obtenir de Brancoli le nom de celui qui l'avait blessé, il a toujours dit qu'il ne se souvenait de rien. Par moments je tentais de dire : « Si je l'attrapais, je le tuerais. »

D. — Brancoli a-t-il désigné son meurtrier ?

R. — Brancoli ne m'a jamais désigné son meurtrier.

Lecture... etc.

Cote N° 50. — Témoin SGLEILHAVOUF Henri, soldat à la 19^e section.

D. — Avez-vous vu Brancoli à l'hôpital pendant les journées des 27, 28, 29 et 30 août ?

R. — Je n'ai pas vu Brancoli le 27, mais je l'ai vu les 28, 29 et 30.

D. — Dites-moi les paroles qu'a prononcées Brancoli en votre présence ?

R. — Brancoli n'a jamais parlé en ma présence. Le 28, vers dix heures du soir, alors que je surveillais Brancoli, le soldat Forray du 17^e escadron du train lui demanda si c'était bien Rousset qui lui avait donné le coup de couteau, Brancoli faisait de la tête un signe négatif, mais ne prononçait aucune parole.

D. — Brancoli a-t-il désigné son meurtrier ?

R. — Brancoli ne m'a jamais désigné son meurtrier.

Lecture... etc.

Cote N° 51. — Témoin TREMOILLIERE du train des équipages.

D. — Dites-nous les paroles qu'a prononcées Brancoli en votre présence. Rappelez vos souvenirs et précisez.

R. — Brancoli n'a jamais parlé en ma présence de ce qui s'était passé le 27 août. Le 28, vers neuf heures du matin, Brancoli me demandait le nom de son camarade qui avait été mis en prison, je lui répondais : « Il y a Rousset et un autre. » Comme je lui demandais si c'était bien Rousset qui l'avait blessé, Brancoli faisait de la tête un signe négatif, mais ne prononçait aucune parole.

D. — Brancoli a-t-il désigné son meurtrier ?

R. — Brancoli n'a jamais désigné son meurtrier.

Lecture faite... etc.

Cote N° 52. — Témoin FORRAY, du train des équipages.

D. — Dites-nous les paroles qu'a prononcées Brancoli en votre présence. Rappelez vos souvenirs.

R. — Après l'opération de Brancoli, j'étais avec un infirmier dont je ne me rappelle pas exactement le nom, je crois que c'est Jeannicaud, Brancoli me demandait de la tisane et me disait : « Je ne vais pas mourir ? » Après lui avoir affirmé que non, il ajoutait : « Si je claques tant mieux pour lui, mais si j'y réchappe, il faut qu'il y passe. »

D. — Brancoli a-t-il désigné son meurtrier ?

R. — Brancoli ne m'a jamais désigné son meurtrier.

Lecture faite... etc.

Cote N° 23. — Témoin LEGRAND, médecin major de 1^{re} classe.

... A deux reprises différentes, j'ai demandé à Brancoli qui l'avait frappé et avec quel instrument, appelant son attention sur l'intérêt qu'il y aurait pour le soigner à connaître les circonstances de l'agression. La première fois, le lendemain de son entrée à l'hôpital, il m'a répondu qu'il ne savait rien. La deuxième fois, le jour de sa mort, il m'a dit : « Il faisait noir, ils se sont précipités cinq sur moi, je n'ai pu voir qui m'avait frappé. »

Je dois ajouter que jusqu'à sa mort Brancoli a présenté du délire intermittent, mais chaque fois que je l'ai interpellé, il m'a reconnu et a répondu exactement à la question que je lui faisais.

Signé : Legrand.

Cote N° 60. — Témoin LALOG, caporal.

Extraits de l'interrogatoire.

D. — Le mardi 29 et le 30 vous avez accompagné le lieutenant Pan Lacroix à l'hôpital pour y voir Brancoli ?

R. — Oui.

D. — Quelles sont les réponses faites par Brancoli ?

R. — Le 29, le lieutenant Pan Lacroix, que j'avais accompagné, demandait à Brancoli le nom du chasseur qui lui avait donné le coup de couteau. Brancoli répondit : « J'étais dans le couloir de l'escalier où je causais avec Bintein et Sauval, lorsque cinq chasseurs de passage se sont mêlés à notre conversation. L'un d'eux m'a subitement donné un coup de couteau, mais je ne sais lequel, je ne les ai même pas reconnus. »

Le lendemain 30, vers huit heures du matin, j'accompagnais à nouveau le lieutenant qui posait au chasseur Brancoli la question suivante : « Brancoli, nous revenons vous voir, cette fois nous connaissons le coupable et nous vous demandons de dire son nom ? »

Brancoli répondit : « Mon lieutenant ce n'est pas Roussel qui a fait le coup, du reste vous n'avez qu'à l'interroger devant moi et vous verrez qu'il ne s'accusera pas. »

D. — A une demande précise de M. Pan Lacroix n'avez-vous pas répondu : « Je ne sais qui c'est, d'abord menez-moi Roussel devant moi, puis je vous dirai qui c'est ? »

R. — Brancoli a bien répondu : « Je ne sais qui c'est, d'abord menez-moi Roussel devant moi, puis je vous dirai qui c'est ? » LUI, et vous verrez qu'il ne s'accusera pas », à la suite de la demande du lieutenant Pan Lacroix.

Lecture faite, etc...

Ne trouvez-vous pas extraordinaire cet interrogatoire du lieutenant Pan Lacroix, qui, alors que rien ne désigne le coupable, et qu'il tient enfermés quatre inculpés, insiste tout particulièrement sur Roussel, car il faut admettre qu'au cours de cette conversation le nom de Roussel a été prononcé, puisque Brancoli met ce nom en avant, et qu'il insiste surtout sur une confrontation avec Roussel ; confrontation qui, du reste, lui est refusée ainsi qu'à Roussel qui l'avait aussi demandée.

Il nous reste à donner l'interrogatoire de Pan Lacroix, en ce qui concerne la partie qui nous intéresse aujourd'hui, c'est-à-dire sa visite à Brancoli.

Cote N° 32. — Témoin PAN LACROIX, lieutenant.

D. — Vous êtes allé de votre propre initiative à l'hôpital, après en avoir obtenu l'autorisation du médecin chef, et vous avez eu une entrevue avec Brancoli ; que s'est-il passé dans cette entrevue ?

R. — Je suis allé deux fois à l'hôpital, et j'ai amené avec moi, les deux fois, le caporal Lalog, pour prendre, s'il y avait lieu, les déclarations de Brancoli. La première fois j'ai demandé à Brancoli qui l'avait frappé, à ce moment il paraissait souffrir, il m'a dit : « Je causais avec Bintein et Sauval, plusieurs chasseurs sont venus et j'ai reçu un coup de couteau, je ne sais pas qui c'est. » Après cette réponse il haletait et je me suis retiré.

La deuxième fois, le lendemain, je lui ai dit, en m'approchant de son lit : « Comment allez-vous ? » Il m'a répondu : « Je souffre. » Sur ma demande : « Puisque nous connaissons l'auteur de votre blessure, dites-nous qui c'est ? » Il m'a répondu : « Ils étaient cinq, je ne sais pas qui c'est. » Je lui ai alors demandé à brûle-pourpoint : « C'EST ROUSSET ? » Il m'a répondu : « Non, amenez-le devant moi, vous verrez que ce n'est pas lui. »

J'ai insisté en lui disant que je voudrais bien connaître le coupable, il m'a répondu : « Ils étaient cinq, je ne sais pas qui c'est. » Je me suis alors retiré.

Lecture faite, etc.

Voici donc terminés les témoignages de ceux qui pendant trois jours approchèrent Brancoli. Pas un seul instant ce dernier n'accuse Roussel. Malgré les manœuvres imaginables du Pan Lacroix, aidé de Lalog, Brancoli affirme jusqu'à son dernier souffle que Roussel est innocent. Peut-on penser un seul instant que, connaissant le coupable et torturé à son lit de mort, Brancoli n'eût pas dénoncé Roussel s'il l'avait su son meurtrier ?

Quant aux manœuvres de l'officier, il est vraiment stupéfiant que de semblables procédés soient employés. Dire à brûle-pourpoint à un homme « c'est Roussel ? » alors qu'il n'y a contre lui aucune preuve, aucun indice, démontre bien l'acharnement employé pour le perdre, pour en faire un coupable, malgré la victime qui crie bien haut son innocence.

Et toute l'instruction de l'affaire repose sur de semblables faits...

H. Baylie.

Pierre QUILLARD

Bien que ne partageant pas toutes nos conceptions, nous ne pouvons que regretter la mort prématurée de Pierre Quillard.

Ancien collaborateur de l'En Dehors, de Zo d'Axa, des Temps Nouveaux, fondateur de Pro Arménia, il est un des rares qui ne se soient pas retournés contre ses anciens amis, les anarchistes.

La vie de Pierre Quillard, toujours au service des Victimes contre les Bourreaux, est un bel exemple et un reproche cinglant pour les renégats qui, à cette heure, nous gouvernent.

P. M.

Les camarades dont l'abonnement est échu sont instamment priés de le renouveler afin d'éviter des frais de recouvrement inutilement dispendieux.

La Crise du Syndicalisme

Il est incontestable que le syndicalisme subit actuellement une crise.

« A quoi est due cette crise, demande Jouhaux, dans la Bataille Syndicaliste, est-ce comme certains le prétendent au manque d'idéalisme, au grossier matérialisme qui, selon ces subtils observateurs, caractérise le mouvement syndicaliste ? »

Et il rejette cette hypothèse comme trop superficielle et indigne d'arrêter l'esprit d'observation, ne fût-ce que quelques minutes !

Pourtant, pour celui qui, vivant dans le mouvement, observe non seulement les organisations centrales, mais surtout les organisations syndicales, ce manque d'idéalisme est une cause profonde du malaise actuel.

En 1906, le mouvement syndical fit un bond prodigieux.

Après une année de propagande intense et avec des syndicats presque fantômes, des militants courageux engagèrent la lutte pour la journée de 8 heures.

Aucune corporation n'obtint la diminution d'heures de travail demandée, mais en quelques mois, leurs syndicats se développèrent.

La lutte avait montré, à tous ces ouvriers, indifférents jusqu'alors, et que la propagande avait réveillés, la nécessité de se grouper pour triompher dans leurs revendications.

En masse ils adhérèrent aux syndicats. Ils y vinrent naturellement dans le seul but d'obtenir des améliorations immédiates dans leurs professions. Malheureusement, le nombre des militants éclairés n'augmenta pas dans des proportions aussi rapides que le nombre des syndiqués. Il se forma toute une catégorie nouvelle de militants qui n'avaient comme idéal que la diminution des heures de travail et les augmentations de salaires.

Venus au syndicalisme pendant les graves et n'ayant aucune idée de la nécessité d'une transformation sociale, leur militantisme se borna surtout à amener des adeptes au syndicat afin de pouvoir obtenir de faire quelques heures de moins de travail ou de gagner quelques sous de plus par heure.

Comment s'étonner alors du peu de succès des mouvements de solidarité qui furent tentés à différentes reprises : en faveur des postiers et des cheminots par exemple ?

Les syndiqués et les militants syndicalistes aspiraient à des améliorations immédiates pour eux, ils ne virent pas dans ces mouvements de solidarité la possibilité d'obtenir ces améliorations, et c'est dans une faible proportion qu'ils marchèrent. Ceux qui avaient cru avoir de fortes organisations parce qu'elles étaient nombreuses, durent reconnaître à ce moment que le nombre était un poids mort, quelquefois bien lourd à traîner.

Néanmoins, presque toutes les corporations qui avaient pris part à la lutte de 1906, purent, grâce à la force nouvelle de leurs syndicats obtenir par la suite des résultats dans leurs professions.

Elles réussirent des grèves partielles, parce qu'elles adoptèrent résolument la méthode révolutionnaire. La « chaussette à clous » et la « machine à bosseler » furent les arguments qui empêchèrent de se rendre au travail ceux qui voulaient trahir leurs camarades.

Les grèves finies, les mêmes « arguments » servirent pour amener des adhérents aux syndicats. Au lieu d'essayer de faire comprendre aux inconscients la nécessité de se grouper pour résister au patronat ou améliorer leur sort, un grand nombre de ceux que l'on qualifia de militants employa uniquement cette méthode.

Le syndicalisme, au lieu d'être une nécessité reconnue par tous fut une obligation imposée sans explications par des autoritaires.

Si encore, lorsque l'ouvrier fut ainsi englobé dans le syndicat, on avait tenté de lui faire aimer l'organisation, de lui faire comprendre pourquoi il devait contribuer à la rendre plus forte, pourquoi il devait lutter, non seulement contre le patronat, mais encore contre toutes les forces de coercition de la société !

Mais ce n'est pas ainsi que dans la majorité des cas l'on opéra.

Les réunions, en général, sont absorbées par la cuisine intérieure de l'organisation et, celui qui est inscrit depuis peu au syndicat n'y trouve pas un intérêt suffisant pour y assister assidûment. S'il ne travaille pas avec des syndiqués, il ne tarde pas à croire que sa cotisation mensuelle ne sert qu'à « engraisser » les meneurs. De là à ne plus cotiser, il n'y a qu'un pas, qu'il ne tarde pas bien souvent à franchir.

Si dans les réunions, il y avait de temps en temps des causeries éducatives, si le journal corporatif ou fédéral était envoyé à tous, et à domicile, combien qui sont restés des indifférents n'auraient pas perdu l'habitude de fréquenter le syndicat, combien y seraient restés s'ils n'avaient vu là une autorité de plus à subir.

Il est très bien d'employer les méthodes révolutionnaires, mais encore faut-il que ceux qui les emploient sachent le faire avec à-propos, sans esprit d'autoritarisme. Sans cela, on se ménage de cruels lendemains. Un beau jour, quelques malins, avec l'argent fourni par des patrons, fondent un syndicat jaune, où l'on promet du travail et une défense contre la chaussette à clous, et ceux qui furent amenés au syndicat par la force, à qui on ne fit pas comprendre ensuite la nécessité de la lutte contre les patrons et leurs protecteurs se précipitent, en masse, dans ce nouveau groupement.

Et puis, on a trop abusé d'étiquettes. On qualifie de révolutionnaires des militants qui ne cherchent qu'à obtenir de maigres réformes, qui passent leur temps à faire du corporatisme, par des moyens extra légaux ;

pendant que l'on appelle réformistes d'autres militants qui œuvrent, par des moyens qui ne sont sans doute pas les nôtres, mais qui n'en désirent pas moins la transformation complète du système social, chose ignorée par beaucoup de « syndicalistes révolutionnaires ».

Combien de ces derniers qui n'eurent pour guider leur éducation que le journal insurrectionnel ignorant que la révolution n'est qu'un moyen d'arriver à notre affranchissement, et non le but vers lequel tendent nos efforts.

On frémit lorsqu'on pense qu'une insurrection pourrait un jour prochain renverser la société et mettre les syndicats dans l'obligation d'organiser immédiatement la production !

La société nouvelle ne serait-elle pas alors plus autoritaire que l'ancienne, et pour n'avoir pas étudié d'avance le problème, ne serions-nous pas fatalement amenés à subir un dictateur ?

La crise du syndicalisme ?... Mais voilà sa cause : le trop petit nombre de syndiqués suffisamment éduqués et ayant bien conscience du rôle social du syndicalisme !

Eduquons la masse et ses militants, créons cette atmosphère de combat que Jouhaux désire avec juste raison, mais surtout, profitons-en pour bien faire comprendre à tous que c'est vers la suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme, vers l'affranchissement intégral de l'individu que doit se diriger le syndicalisme, et non uniquement vers une revendication de détail qui n'est qu'un palliatif.

Quand nous aurons obtenu la journée de 8 heures nous serons exploités comme avant, et si nous n'avons pas su faire admettre par les syndiqués que cette revendication n'est qu'une étape et non le but, ils seront satisfaits, croyant avoir obtenu tout ce qu'il est possible d'obtenir et occasionneront par leur inaction, une crise plus redoutable encore que la crise présente.

H. Bricheteau.

L'Eveil des Jeunes

Dans les milieux bourgeois, cléricaux, royalistes, etc., existent depuis pas mal d'années de nombreux groupes de jeunesse. Exhilarants, tapageurs, n'hésitant pas à faire le coup de poing dans les meetings pour défendre leurs orateurs.

Ce sont les « Camelots du Roi », les « Jeunes Gardes du Sillon », les « Jeunes catholiques », etc.

Jusqu'à ces derniers temps, on ne pouvait guère leur opposer de groupes de jeunesse ouvrière, car ceux-ci n'existaient pas ou étaient très peu en faveur.

Il y avait bien quelques « Jeunes laïques », mais celles-ci groupaient plutôt les jeunes bourgeois républicains. On sait d'ailleurs que ces Jeunes laïques n'ont plus actuellement beaucoup de succès.

Quant aux Jeunes socialistes, affiliés au P.S.U., forcées de subir sa discipline et sa règle autoritaire, elles ne sont qu'une école pour futurs politiciens. Elles n'ont par conséquent rien de bien intéressant.

Ce qui nous intéresse davantage, nous anarchistes, c'est l'éveil qui, depuis très peu de temps, semble se manifester chez les jeunes de la classe ouvrière.

Après une longue période d'indifférence ou d'inconscience, les jeunes ouvriers veulent aujourd'hui prendre une part active au combat que livrent les révolutionnaires à la société actuelle.

Si nous observons un peu attentivement ce mouvement de jeunesse, nous voyons qu'il se divise en trois parties bien caractérisées.

D'un côté, nous remarquons une jeunesse d'une éducation très superficielle au point de vue social, n'envisageant que d'une façon toute imprécise le but à atteindre, mais courageuse, disciplinée.

C'est la jeunesse insurrectionnelle (J.G.R.) qui se groupe autour du journal La Guerre Sociale.

Vient ensuite les jeunes syndicalistes.

A Paris, beaucoup de corporations ont leur groupe de jeunesse.

A notre point de vue, la besogne qu'accomplissent ces jeunes est des plus intéressantes : antimilitarisme, antiparlementarisme, suppression du salariat, etc.

Mais elles peuvent avoir un défaut : c'est de sombrer dans le corporatisme le plus étroit.

Abordons enfin ce qui nous préoccupe le plus : Voyons ce que sont et ce que doivent être les groupements de jeunesse anarchiste.

Ces derniers sont en général composés de jeunes camarades faisant déjà partie de leurs syndicats respectifs, mais d'un esprit très large, ils font appel à tous les jeunes sans exception.

Toutes les semaines, une causerie controversée est faite et, à ce sujet, je crois utile de faire ici quelques remarques.

Les camarades des J. A. ont pris l'habitude de demander pour faire leurs causeries, le concours de gens plus expérimentés qu'eux dans l'art de parler. C'est sans doute plus intéressant, et cela attire du monde, mais ce n'est pas suffisant.

Je crois que ce que désirent en général tous les anarchistes, c'est d'amener à leurs idées le plus grand nombre d'individus possible. Or, n'oublions pas qu'il n'est pas facile de faire des prosélytes quand on n'a pas soi-même un bagage de connaissances suffisant.

Il serait sûrement plus avantageux pour l'éducation des membres des J. A. que leurs causeries soient faites à tour de rôle par chacun d'eux.

Il y a dans la bibliographie anarchiste une quantité de brochures qui risquent fort de rester inconnues pour beaucoup ; ne serait-ce pas un bon moyen d'éducation que de lire ces brochures, de les commenter en commun, chacun prenant part à la discussion ?

Sans compter que ces controverses amicales resseraient d'une façon certaine les liens de camaraderie qui doivent unir tous les anarchistes.

Mais il n'y a pas que l'éducation, il y a aussi l'action, que celle-ci soit exécutée par groupes d'affinités, et lorsqu'elle a été raisonnée et librement consentie.

Tandis que les jeunes syndicalistes et insurrectionnelles n'envisagent que des points de vue particuliers, les J. A. ont entre les mains une philosophie magnifique qui embrasse toutes les branches du savoir humain.

A elles donc de s'en inspirer pour pouvoir se maintenir à la première place dans la marche en avant pour le maximum de « bien-être » et de liberté pour tous.

P. Mualdès.



LE DOIGT DE DIEU

A Ax-les-Thermes, près de Foix, un rocher nommé (ô ironie) « le rocher de la Vierge » dégringole sur une chapelle et écrabouille un prêtre juste au moment où celui-ci élevait l'hostie.

L'enfant de chœur a une jambe broyée.

En pensez-vous, Sängnier ?...

Tous autres catholiques intrépides, ne trouverez-vous pas que vous êtes mal venus de défendre vos prêtres, quand Dieu lui-même !...

L'ETAT ASSASSIN

Deibler « travaille » avec acharnement. Tous les jours, c'est une ou deux têtes qui passent sous le couteau de sa sinistre machine.

Quoi de plus odieux que ces crimes barbares, lâches autant qu'inutiles que laisse froidement accomplir le sinistre Fallières.

C'est sans doute pour montrer à ceux que la société a accablés à un acte de désespoir ou de folie que l'on doit respecter la vie de ses semblables, que l'Etat, dont les crimes ne se comptent plus, livre ces êtres sans défense au bourreau ?

Moralité : La société assassine les assassins.

GESTES

Les gestes sont à l'ordre du jour. Il n'y a les gestes de Raymond Durand en lesquels quelques camarades croient voir un facteur de Révolution sociale (?).

Après tant de semaines de passivité, les chauffeurs en grève ont enfin trouvé des gestes plus appropriés aux circonstances.

Il y a quantité de gestes, mais il y a le « beau geste », celui de l'officier qui met la main à la poche pour envoyer 1.000 francs à Hervé.

Rien ne nous étonne plus.

Après « Frère Plac », nous aurons « l'officier humanitaire » et ce ne sera qu'un deuxième spécimen pour la collection.

A quand un troisième ?

GUICHARD S'AMUSE

La Police qui, on le sait, ne découvre jamais rien, a pourtant découvert quelque chose. Voici : « La bande d'anarchistes cambrioleurs est composée de Belges ou de Français originaires de la frontière belge. »

Il y a bien quelques témoins qui affirment avoir remarqué que plusieurs d'entre eux ont un accent méridional très prononcé ; mais de cela la police s'en fout. Mais, car telle est la volonté de ce nouveau Sherlock Holmes qui a nom Guichard.

UN ACQUITTEMENT

En suivant les débats de ce qu'on s'est plu à nommer les « Scandales Tunisiens », j'ai connu quinze jours d'angoisse. Si la Chambre allait voter l'enquête réclamée par quelques parlementaires ? Je sais bien que, généralement, les enquêtes n'aboutissent pas, mais on est à la merci d'une commission au zèle maladroit qui pourrait bien découvrir quelque chose, quand ce ne serait que « La sueur du burnous ».

Le vote de samedi m'a donc rassuré. 408 « honorables » ! ont déclaré que les Pédebidou, Chailley et consorts étaient plus aussi blancs que leur collègue de la Guadeloupe, en ce sens que ces pratiques incriminées entraient dans les attributions d'un rapporteur de budget colonial ; et alors qu'on a arrêté Légitimus, on a dit aux « blancs » : « C'est vous les rapporteurs ? Eh bien ! continuez. » Et ils continueront malgré les aménités de M. Bouge.

Le gouvernement s'est associé, à sa manière, à cet acquittement.

Nul doute que, par déférence, nos magistrats ne s'inspirent dans leurs jugements des paroles du président du Conseil (1), et nous entendrons bientôt

(1) M. Poincaré. — En ce qui touche les concessions obtenues par un certain nombre d'hommes politiques, je m'abstiens de rechercher si ces hommes n'auraient pas mieux fait de s'abstenir. C'est une question de conscience. Mais je fais observer qu'on confond sous le nom de concessions certains actes administratifs pour lesquels le gouvernement tunisien a fait appel à l'initiative privée. (Journal Officiel.)

des réquisitoires de ce genre :

« En ce qui touche les crimes dont se sont rendus coupables les individus qui sont devant vous, messieurs, je m'abstiens de rechercher s'ils n'auraient pas mieux fait de s'abstenir. C'est une question de conscience. Mais je fais observer qu'on confond sous le nom de crimes certains actes, assassins, violés, « guets-apens, absolument sans importance... »

La commission d'enquête a donc été repoussée par le gouvernement d'abord, et par la Chambre ensuite. Et c'est fort heureux, paraît-il. Les calomnies de Vigné d'Octon et des interpellateurs ont eu leur écho auprès des indigènes et l'heure sera mal choisie de nous exposer à diminuer dans le nord de l'Afrique notre prestige et notre autorité morale... (sic). (Fermez le ban.)

Saint-Ladre, sans ses poux, n'eût pas été canonisé. En secouant sa vermine, la République verrait son prestige diminuer.

Vous vous en moquez probablement, monsieur Poincaré, aussi, d'ailleurs. Seuls, les commérages de quartier le gênent. S'il se fait scrupule de trôner dans les jupes de Marianne, c'est uniquement dans la crainte que ses dessous fangeux ne nuisent à la réputation qu'elle se propose de faire au Maroc.

Si le miché casque, MM. les rapporteurs seront servis... pourvu que Dieu leur prête vie.

Emile Czapiek.

Comité de Défense Sociale

La brochure Roussel. — Nous rappelons aux groupes, syndicats, militants que la brochure est en vente aux conditions suivantes : le 1.000 : 32 francs ; les 500 : 16 fr. 50 ; le 100 : 3 fr. 50.

Adresser les commandes à Ardouin, 86, rue de Cléry, Paris.

Le trésorier a reçu : Collecte réunie à Asnières par Duras, 6 25 ; collecte des fédérés de la Nivelle, 12 10 ; Comité de Défense d'Amiens, 32 ; Souse, ouv. N. D. G. Amiens, 5 ; cam. Chambonnaire, 30 ; Genevieve au Chambon, 3 50 ; Comité Intersyn. 11^e et 12^e, 5 ; Synd. Imp. Typo. à Paris, 10 ; P. Demailly, 20 ; Collecte groupe éducation sociale de Verviers, 25 ; Groupe éducation Verviers, 14 50 ; Comité de Défense Mar-seille, 3 50 ; Comité Défense Trélazé, 16 50 ; Comité de Défense Pas-de-Calais, 16 50 ; Jeunes Synd. Grand-Croix, 4 ; Synd. Métallurgiste de Grand-Croix, 5 ; Union syndicale de Tours, 3 50 ; Comité Défense de Lyon, 3 50 ; Lagelle, à Epinaie, 5 50 ; Lafond, à Essonnes, 3 50 ; Schettakalle, à Roubaix, 5 ; Clavier, 3 50 ; Synd. Agricole, à Aimagues, 2 ; Vente brochures, par Pératire, 5 25 ; Synd. Charpentiers en bois, 16 50 ; Un groupe d'estampeurs, 3 75 ; Comité Intersyn. de Dunkerque, 16 50 ; Liste 58, par Rodéchon, 10 45 ; Vente brochures au Libérateur, 9 50 ; Jeunesse laïque de Lunel, 13 50 ; Synd. Métaux Seine, 25 ; Ferriol, à St-Etienne, 3 50 ; Béranger, à Roubaix, 7 50 ; Groupe de copains, maison Lejeune, 11 ; Groupe pensionnaires Croix-Rouge, par Mancel, 11 ; Cerisy, à Corbie, 3 50 ; Glorins, à Bessègues, 4 ; Synd. allumettiers de Trélazé, 5 ; Jeunesse Synd. La Montagne, 7 ; Synd. travailleurs réunis de Brét, 3 50 ; Vente brochures, par Ardouin, 39 75 ; Bourse du travail, Belfort, 5 ; Synd. Agricole Marsillargues, 3 50 ; Synd. verriers, Aniche, 9 ; Fédération mineurs de Lens, 16 50 ; Synd. métall. Le Mans, 5 ; Nicolet, à Nîort, 7 ; Synd. ameublement, à Bordeaux, 16 50 ;

En caisse 1.925 05

Total 1.793 50

Dépenses 435 75

Reste en caisse 1.357 75

Adresser les fonds au trésorier Ardouin, 86, rue de Cléry, Paris.

UNE CROIX ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libérateur ». Prix : 0 fr. 45 ; par la poste, 0 fr. 20.

La Loi de Newton

(RÉPONSE A ARISTIDE PRATELLE)

Je m'étais interdit volontairement, dans mon précédent article, de juger la théorie cosmogonique proposée par Pratelle ; je ne la connais pas assez. J'avais voulu simplement exprimer quelques idées sur la loi de Newton, et montrer que, si elle n'explique pas rigoureusement tous les mouvements de l'univers, on peut incriminer, non pas la loi en elle-même, mais la façon imparfaite dont il est possible de l'appliquer. Cela, Pratelle ne le conteste pas, et pour cause. Il écrit seulement que Newton avait employé le mot d'attraction comme une métaphore ; nous le savions déjà. D'ailleurs, les fictions ne jouent-elles pas un rôle prépondérant en mécanique rationnelle, et par suite en mécanique céleste ? Si d'ailleurs Pratelle veut traduire sa loi de gravitation sous forme d'équations différentielles, ne sera-t-il pas amené à recourir à ces mêmes fictions ? C'est très joli de nous apporter une conception synthétique résumant toutes les connaissances actuelles. Encore faut-il la confronter avec l'expérience. La loi d'attraction fut déjà, et elle a permis, en même temps que de prévoir toutes les conjonctions, oppositions, quadratures, etc., etc., des astres du système solaire, des découvertes sensationnelles comme celles de Neptune. Pour qu'on puisse arriver au même résultat par une loi différente ne faut-il pas qu'elle conduise aux mêmes équations ? Et y conduirait-elle d'une façon aussi simple ? La se trouve à mon sens, camarade Pratelle, l'intérêt pratique de la question. Voyons, depuis quarante ans qu'est ressuscitée la conception de Démocrite, n'aurait-on pas eu le loisir de mettre le problème en équations ? Et si, comme je le pense, celles-ci sont équivalentes, aux systèmes actuels de la mécanique céleste, les discussions de Poincaré — que fort cavalièrement vous traitez de divagations — ne leur seront-elles pas applicables ? Elles éviteront bien des tâtonnements aux calculateurs de l'avenir, et c'est très appréciable quand on songe aux hésitations qui ont marqué l'histoire du progrès en astronomie. Que Newton, après avoir découvert sa loi, ait eu ces doutes sur sa portée, c'est explicable, et d'un réel intérêt... historique. Les applications qu'on en a faites l'ont suffisamment confirmée cependant. Voyez plutôt sa théorie de la lune, presque enfantine aujourd'hui, et les théories modernes de ce satellite. C'est que les sciences évoluent, se transforment, se perfectionnent tous les jours. Certes, elles n'ont pas encore expliqué, de façon universellement admise, la cause première de l'univers. Ceci est-il possible ? Vous affirmez que oui ; mais j'ai beau, dans vos divers articles, chercher des raisons définitives, je trouve seulement des affirmations, et même des contradictions comme celle-ci : « La loi de gravitation universelle formulée par Newton reste vraie. » Et un peu plus loin : « L'hypothèse de l'attraction à distance n'en est pas moins irrémédiablement condamnée. » Or, la loi de Newton n'est-elle pas une loi d'attraction, quelle que soit la distance des corps en présence ? Mais je ne voudrais pas fatiguer les lecteurs du *Libertaire*. La question, pour eux,

ne saurait avoir qu'un intérêt de curiosité. Car, pour l'approfondir, il leur faudrait des bases préliminaires qu'il a été matériellement impossible au plus grand nombre d'acquiescer. Vulgariser d'autre part les conceptions scientifiques de mécanique céleste présuppose des connaissances de calcul infinitésimal qui ne s'obtiennent qu'à la longue. Et dans quel but pratique ? Les exigences de la vie réelle, bien mieux que les théories cosmogoniques, sauront amener entre les camarades la cohésion nécessaire à leur émancipation.

Sirius.

(RÉPONSE A SIRIUS)

Déclément, mon cher Sirius, vous lisez bien mal mes articles. Ou voyez-vous que j'ai affirmé que les sciences aient expliqué les causes premières de l'univers ? J'ai simplement constaté, à l'aide de l'expérience directe, que l'Univers était rempli par une substance subtile, formée d'unités fluides, élastiques, expansibles, se limitant les unes les autres par leurs surfaces et, par conséquent, ne laissant aucune place pour des hypothétiques divinités. Existait de toute éternité dans ses transformations infinies, l'Univers ne nous offre pas à l'esprit de cause première. Il est. Cela doit nous suffire.

« La loi de Newton n'est-elle pas une loi d'attraction ? » dites-vous. Non, mon cher Sirius, ce n'est pas une loi d'attraction, puisque, comme vous le reconnaissez vous-même, Newton n'avait employé le mot *attraction* que comme une métaphore. C'est en réalité une loi de *moins répulsion*, comme Newton le présentait fort bien dans les textes de ses *Principes* que j'ai cités la semaine dernière. Ces textes, répondez-vous, n'ont qu'un intérêt historique ! C'est là une façon commode d'esquiver une discussion sérieuse du phénomène de la gravitation universelle.

Vous dites que vous n'avez trouvé que des affirmations dans mon étude. Je ne m'en défends point. Partout où je vois clair, j'affirme. Je propose des solutions nouvelles. Au lecteur à juger de leur justesse. Je ne saurais en dire autant de vos articles. Je n'y trouve que des négations, des négations systématiques, des négations embrouillées à dessein, pour le seul plaisir de nier. Votre réponse fourmille de subtilités, je n'ose dire de contradictions. Elle est l'effort suprême d'un avocat en faveur d'une cause perdue d'avance !

Je vous approuve néanmoins sur un petit point, un seul, lorsque vous refusez d'exposer les idées de Poincaré dans le *Libertaire*. L'abstention, dans ce cas, c'est la sagesse. Mais dans le cas qui nous occupe, vous n'avez pas pu vous abstenir. Aussitôt que vous m'avez vu signaler amicalement à Grave une petite erreur qui s'était glissée dans son journal, un démon intérieur vous a poussé à me contredire. Je comprends parfaitement, mon cher Sirius, que cela vous gêne, mais que cela vous gêne terriblement de me voir développer devant des cerveaux libres une théorie rationnelle de la nature qui proclame toute la puissance de l'esprit humain !

Aristide Pratelle.

LE DROIT A LA VIE LE DROIT AU BONHEUR

Quelles revendications plus légitimes et pourtant plus contestées ! — Avant tout, nous voulons vivre et nous réclamons énergiquement notre place au banquet de la vie. — La grande nature, parfois si marâtre, nous est instinctivement clémente ou implacable.

Elle fait mûrir le grain de blé et les raisins vermeils, avantage ou détruit les récoltes, si impatientement désirées par ceux qui ont accaparé la terre.

Mais que nous importe donc que la saison soit féconde ou médiocre puisque nous n'avons aucun droit sur tous ces fruits ?

Mais toi, paysan qui penses, toi qui sue de l'aube à l'aurore, pour un dur morceau de pain noir et un verre de mauvaise piquette, toi qui adores cette terre sur laquelle tu naquis ; toi qui l'entoure de tendres soins comme une maîtresse chérie, tu devrais grincer les dents de rage en pensant que ce sol que tu laboures, ce sol que tu foules et que tu ensemences, appartient à de riches fainéants menant dans les cités une vie de débauche et d'oisiveté.

Où, nous avons tous droit à la vie, au bonheur, à l'indépendance large et digne. Et ce droit naturel, inné de par le fait que nous sommes des êtres pensants, on nous l'a ravi. On voudrait nous le contester.

Nos organismes si complexes ont des besoins impérieux de se reconstituer d'une façon continue et normale. Ces besoins, sont une des conditions essentielles à la durée de notre existence. La société qui entrave notre développement est donc une société barbare que nous devons combattre par tous les moyens. C'est un état de légitime défense que nous n'avons pas créé.

Cette lutte implacable contre les éléments et les contraintes sociales n'aura de cesse et ne prendra fin qu'après notre défaite ou notre victoire.

L'avenir de l'humanité en dépend. Et l'humanité, c'est nous tous ; tous les penseurs, les réfractaires, les exploités qui ne voulons plus nous soumettre à l'absurdité d'un contrat, établi contre notre consentement.

Le contrat social est pour nous lettre morte, une superfluité que nous voulons détruire parce que c'est une œuvre de mort. Or, nous voulons la vie — la vie large, complète, harmonieuse, sans malices ni vaines.

Et comment réaliser cette vie idéale dans

le complet épanouissement de notre individualité, dans la satisfaction de nos besoins les plus légitimes ?

Ce n'est donc pas suffisant d'avoir à lutter contre les intempéries de l'aveugle Nature, les chaleurs torrides et les froids sibériens, les tempêtes, inondations et fléaux de toute sorte ; de pestier contre les maladies, d'éviter les animaux féroces, les insectes venimeux et les plantes perfides, sans encore avoir à combattre les monstruosités sociales encore plus redoutables que les monstruosités de la Nature ! Car elles font des humains des frères ennemis, s'entre-déchirant, s'entre-dévorant pour des intérêts inconciliables.

La lutte formidable des intérêts bourgeois n'est entretenue que par notre incoscience, notre incompréhension de la vie. — La loi d'attraction, nous ne constatons qu'un antagonisme malin, une lutte âpre et continue entre individus de même race... Les castes, les classes dirigeantes elles-mêmes se jalousent pour s'enlever le monopole de la direction des affaires publiques.

Et c'est nous qui payons les frais de leurs intrigues, en nous mêlant à leurs comédies électorales, en participant à leurs rivalités.

Les hommes, devenant peu à peu conscients de la stérilité de ces luttes fratricides, ne pourraient-ils donc s'associer par groupements d'affinité (syndicats, ligues, etc.) pour arracher à tous ces louches tripoteurs les revendications sociales qui leur assurent le bonheur ?

D'où provient donc cette divergence de vues, sinon dans le principe même de la propriété individuelle qui divise les individus et les jette dans une mêlée où les vaincus sont les faibles, et où, ô honte ! les producteurs sont dépossédés de l'outil et de la matière qu'ils transforment.

(A suivre.)

Chronique Théâtrale

Théâtre Antoine : LES PETITS

Pièce un peu confuse et par suite difficile à raconter.

Un veuf, Villaret, père de deux enfants, s'est remarié avec une veuve, Jeanne Burdan, qui de son premier mariage a eu deux garçons : de la nouvelle union est née une petite fille Jeannette. Tous ces éléments disparates forment une famille.

Richard Burdan, qui s'était éloigné de sa mère, ne pouvant admettre son mariage avec Villaret, revient après plusieurs années d'absence ; sa présence amène, dès les premiers jours, la division entre les membres de la famille.

Richard considère son beau-père comme un intrus et pour un peu, lui dirait : « La maison est à moi, c'est à vous d'en sortir ». A sa mère, il reproche son mariage, car selon lui, elle se devait à ses enfants, ce qui n'empêche pas ce jeune homme d'être amoureux d'une jeune veuve qui, elle aussi, a un enfant, et d'accepter, malgré ses théories égoïstes sur les devoirs de la mère, de devenir le beau-père de la petite fille d'Hélène Harlay. Selon le fils aîné Burdan, son jeune frère Géo doit recevoir l'éducation que son père lui aurait fait donner si la mort n'était venue le frapper. Villaret soutient au contraire que Géo doit suivre une éducation conforme aux volontés du nouveau chef de famille, ou, pour plus de clarté, le jeune Burdan, fils de libre-penseur, devra par la volonté de son beau-père, être instruit dans un collège de Jésuites.

Comme on le voit, la thèse était intéressante, mais l'auteur, Lucien Népoty, n'a fait qu'effleurer le problème, à peine l'a-t-il posé.

On peut toutefois tirer la morale de cette pièce dans une scène du deuxième acte, qui est fort bien traitée, et qui est justement applaudie. La petite Jeannette écrit une lettre à une tante Léonie ; chaque membre de la famille lui ayant dicté une phrase sans s'occuper de celle qui précède, il en résulte une lettre ahurissante. Aussi Villaret en la lisant est-il très étonné et demande à la petite : « Qui t'a dicté cette lettre ? Qu'est-ce que c'est que cette incohérence ? »

Et Jeannette de répondre : « C'est la famille ».

M. Népoty a voulu donner raison au proverbe qui dit que la vérité sort de la bouche des enfants.

Au premier acte, se passe une gentille scène d'amour entre Géo Burdan, jeune collègue, et Famine Villaret, deux amoureux juvéniles, qui n'attendent pas l'autorisation de leurs parents pour se prouver leurs sentiments.

Le deuxième acte contient quelques jolies scènes, celle où Richard déclare à son beau-père qu'il n'a pas le droit d'insulter ses idées à son jeune frère, puis celle où Richard évoque, devant sa mère et Géo, le souvenir du père, le savant et libre-penseur Burdan, enfin la scène de la lettre de Jeannette. Le troisième acte est terne ; la scène entre Mme Harlay et Richard a des longueurs.

Cette pièce obtiendra du succès grâce aux artistes qui l'interprètent.

Emile Guichard.

Pour le désarmement des haines et l'impossible union

Hervé, dans son article « Pour le désarmement des haines, quand même ! », découvre qu'en tapant sur les socialistes parlementaires, les socialistes révolutionnaires étaient blessés. En effet, que font, que veulent les socialistes parlementaires ? Une propagande de surenchère, ils aident, ils consolident la société actuelle en faisant voter ou en participant à l'élaboration des lois de conservation dites sociales. De ce fait ils font l'effet de menuisiers retapant un vieux meuble vermoulu pour qu'il fasse le plus long usage possible et dans le but de se l'approprier par la suite. Ce sont donc des conservateurs.

Les socialistes révolutionnaires voulaient détruire ce meuble, par le sabotage — ou es-tu vieille cizaille ? — par la grève générale, et même l'insurrection, etc.

Ils découvrent enfin ! que si on casse la machine étatisée, impossible d'appliquer la théorie collectiviste. Il y a donc contradiction entre les deux méthodes qu'il faut londre en une seule, c'est le but auquel s'adonne la G. S., contradictoire, avec son parti insurrectionnel.

Après la campagne antiparlementaire que nous avons faite dernièrement, après les articles de Delais sur le parlementarisme, vouloir accorder une valeur quelconque au bulletin de vote est une véritable manie pour un révolutionnaire — il est vrai que chacun a la sienne — et les nombreuses conférences du politicien Compère-Morel qui donne une fausse interprétation de la question sociale à des milliers d'ignorants, ne sont pas une excuse à l'inqualifiable défilé jeté aux organisations ouvrières.

Delais a démontré que si, par hasard, la majorité de la Chambre devenait socialiste, elle ne pourrait rien transformer, rien boulever politiquement, car elle serait tenue en échec par le Sénat.

Quant à l'obstruction des unifiés à la Chambre, ils ont donné toute leur mesure dans leur réponse à la mise en demeure des cheminots.

De plus, ils sont arrêtés, cloués, vissés par la censure (Coly), et si la méthode d'obstruction chère à Hervé forçait le gouvernement à dissoudre la Chambre, par la voix de la presse, on ne manquerait pas de dire au peuple votard que si le travail parlementaire était en retard, que si les réformes n'aboutissaient pas, la faute en incomberait aux unifiés, et ce serait la formidable veste.

Pour conclure, que les socialistes révolutionnaires le veuillent ou ne le veuillent pas, dans la peau d'un élu (à n'importe quel parti politique qu'il appartient) se trouve un inconscient ou un malhonnête homme, et ceux qui leur accordent leur confiance sont ou dupes ou complices.

Nous voulons, certes, un parti révolutionnaire, mais l'accord se fera seulement entre les révolutionnaires ayant les mêmes aspirations, le même idéal, le même but bien défini : la transformation de la société en s'appuyant sur le syndicalisme pour arriver au communisme libérateur.

Un Paysan.

EDUCATION

Le problème le plus important au point de vue de la société est certainement celui de l'éducation des enfants, car c'est celui qui résume tous les autres. L'éducation fondamentale se faisant dans la famille, ce sont donc les parents les véritables éducateurs de leurs enfants, et pour eux, qui si souvent auraient besoin de parfaire la leur, il ne leur est point permis de se décourager.

C'est surtout par l'exemple que se fait la meilleure éducation, car en effet, l'enfant est vulgaire, libre en paroles, manque de savoir-vivre, parce que ses parents eux-mêmes ne possèdent que cette politesse fruste à laquelle on reconnaît des personnes sans éducation.

Toujours ou presque, l'enfant naît avec des instincts de vérité et de logique qu'il conserverait si, par l'exemple ou la crainte on ne les détruisait en lui.

Il ne faut pas qu'un enfant craigne de causer à ses parents ou autres éducateurs ; ils doivent être pour lui des camarades aînés avec lesquels il peut discuter selon son raisonnement. La crainte tue la volonté et l'esprit critique de l'enfant.

Nous ne devons pas oublier que l'enfant n'est point à nous, n'est pas destiné à vivre toujours avec nous, c'est une créature née libre pour être libre, sa grandeur comme son malheur consiste à faire sa volonté.

Il nous faut donc développer la volonté chez l'enfant mais de façon à en faire un être intelligent et utile à la collectivité.

Qu'ils sont nombreux les parents qui croient que l'enfant créé par eux est leur chose, qu'ils auront le droit de le tenir en tutelle partout et toujours. De leur enfant ils en font leur esclave, et que voulez-vous que deviennent des êtres élevés avec de tels principes sinon des valets de gouvernement, des chiens couchants du patronat, des soldats dociles et soumis des armées criminelles.

Il faut habituer l'enfant à vouloir, car une éducation qui n'exerce pas la volonté est une éducation déprimante. L'éducation peut se définir d'un mot : apprendre à nos enfants à se passer de nous.

Il faut lui faire comprendre qu'on est sur la terre pour faire toutes ses volontés quand elles sont nobles et généreuses, mais on doit également lui faire comprendre qu'il n'a pas le droit d'entraver la liberté et la volonté des autres et que sa liberté à lui s'arrête ou commence celle de son voisin et réciproquement.

Pour ce travail d'éducation, il faut beaucoup d'attention et de patience et surtout arriver à exercer une grande autorité morale qu'on obtient principalement par l'affection et non par l'emploi de punitions et de récompenses.

De cette façon on obtiendra chez l'enfant cette préparation d'un être libre qu'il pourra continuer de développer ultérieurement suivant l'évolution naturelle qu'il subira sous l'influence du milieu où il sera placé en s'efforçant de fortifier son intelligence et de meubler son cerveau de notions utiles.

Si le prolétariat comprenait que la transformation sociale de la société n'est vraiment réalisable qu'avec le problème de l'éducation et s'il y apportait toute son énergie et sa bonne volonté, alors nous verrions avec les plus jeunes s'annoncer une ère nouvelle et meilleure et nous pourrions dire comme Victor Hugo :

« C'est la vérité qui vient, c'est le Progrès qui recommence. L'Humanité qui se remet en marche et qui charrie, entraîne, arrache, emporte, heurte, mêle, écrase et « noie dans ses flots toutes les œuvres de l'antique despotisme éternel ! Regardez passer tout cela. Ce livre à demi submergé, c'est le vieux code d'iniquité ; ce « tréteau qui s'engloutit, c'est le trône ; ce « autre tréteau qui s'en va, c'est l'échafaud. »

Thérèse Taugourdeau.

EN PROVINCE

CONTRE LES LOIS SCÉLERATES

Le cas Brouchoux

Notre camarade Brouchoux vient d'être condamné à un an d'emprisonnement et à 100 francs d'amende. Les lois scélérates ont été appliquées, malgré la violente protestation de la classe ouvrière. Lorsque les politiciens du Nord et des pays avoisinants ont appris « l'heureuse nouvelle », ils se sont frottés les mains. C'est un révolutionnaire mis à l'ombre qui ne les gênera plus dans leurs louches desseins. Le procureur de la République a osé demander la rélegation pour notre ami et d'après le magistrat : « Il fallait punir un meneur, car ceux-ci échappent trop souvent et laissent les ouvriers qu'ils ont poussés à la révolte sous les coups de la répression. » Evidemment les châtiments de notre prostituée nationale ont une rude dose de bêtise pour accoucher d'âneries semblables. Mais passons... Le jeune Monon, commissaire de police affichant des allures socialistes (sans doute pour plaire à la municipalité socialiste d'Aniche), devrait sentir le rouge monter à son front de crapule. Brouchoux menacé d'être envoyé au bagne, une femme et un enfant dans la misère, voilà à quoi conduit la stupidité d'un commissaire de police en mal d'avancement et voulant obtenir la forte somme. Mais ceux à qui l'on devrait cracher à la figure, ce sont les vilains politiciens de France et de Navarre, colonisateurs imbeciles. Evidemment, chez ces gens, la politique a tué tout sentiment de justice et de vérité. Les tristes sires qui dirigent la Fédération nationale des Mi-

neurs, les Basly et Cie, doivent être heureux ; ils ont accompli un bel acte de courage en laissant condamner Brouchoux qui est syndiqué, sans faire la moindre protestation. Seuls quelques syndicats ont eu le courage de se libérer de l'influence néfaste des politiciens. Jusqu'au jour du jugement, le syndicat des mineurs du Nord et la Fédération ont ignoré complètement Brouchoux. Aujourd'hui que ces messieurs s'aperçoivent qu'ils sont allés trop loin dans la voie de l'infamie, ils cherchent à masquer leur ignominie. Et dans le *Bulletin des Travaux du Sous-Sol*, organe corporatif, ils cherchent à démontrer l'indémontrable.

La vérité est simple. Brouchoux gêne les politiciens du Nord, c'est le mauvais coucheur des « Quinze Mille » et « aspirants » de la Fédération des mineurs. On cherche à s'en débarrasser par tous les moyens. Voilà le système de la social-Lucullus, la belle et bonne politique qui, paraît-il, doit nous conduire à la république sociale.

Eh bien, pour nous autres, révolutionnaires, il reste quelque chose à faire. Admettons-nous que dans une fédération de sourds-muets on se fasse les complices d'un crime gouvernemental ? Non, nous irons partout crier l'infamie des politiciens et ce sera un point vulnérable par lequel nous attaquerons avec plus de force le dogme politicien, contribuant à l'aneantissement de la conscience prolétarienne. Et pour ma part, dès aujourd'hui, je vois dans le P.S.U., cherchant à détruire le courant syndicaliste, un parti politique qui déshonorerait la classe ouvrière et qui arrivera au pouvoir castré de ses forces révolutionnaires et fera cultiver sur cultes, comme la fait le parti radical actuellement.

Les socialistes de la Fédération nationale des Mineurs viennent de nous donner un exemple de leur savoir-faire. Après ceux fournis par Briquet, Ghesquière et Compère-Morel, Savary, Willm et un tas d'autres, l'acte essentiellement bourgeois de nos politiciens nous montre bien à quoi nous conduit l'action parlementaire ayant pour but de procurer honneur et richesses aux arrivistes du socialisme.

Jean Lagelée,

des Mineurs d'Epinaux-Les-Mines.

MONTCEAU-LES-MINES

Tous les travaux de maçonnerie, menuiserie, charpentes, terrassements de la compagnie des Mines de Blanzay sont faits par plusieurs entrepreneurs de la ville. Aussi une exploitation honteuse est pratiquée par ces marchands de chair humaine.

Mais celui qui dépasse les autres est sans contredit le nommé Perrier fils, qui a plusieurs chantiers sur l'étendue du territoire de la Compagnie.

Dans l'un d'eux, au nouveau puits de Laugerette, les malheureux qui font le terrassement sont constamment sous la surveillance d'un garde-chiourme et travaillent les pieds dans l'eau. Aussi, par cette température, beaucoup sont obligés de s'arrêter.

Encore s'ils gagnaient un salaire suffisant mais hélas ! la plupart gagnent de 8 francs à 3 fr. 50 ; quelques-uns, les entraîneurs, les jaunes, les lèche-bottes du singe, ont 4 francs. Mais ceux-ci, véritables crapules, ne sont là que pour empêcher toute tentative de révolte chez ces parias de la pelle, et ne font que vanter les « bienfaits » de leur exploitateur.

A la dernière paye, on vit des malheureux, dans la plus noire misère, accepter des salaires de « 30 sous » par jour, pour des travaux exténuants exécutés dans la terre gelée. N'est-ce pas horrible ?

Et la fripouille qui prend ses hommes pour des bêtes, se fendant de la loi qui veut que les ouvriers soient payés sur le chantier, les oblige à revenir le dimanche pour toucher leur maigre salaire. Quelques-uns, habitant d'autres communes, ont dix à quinze kilomètres à faire à pied pour le bon plaisir de ce vampire.

Mais est-ce que les camarades du syndicat du bâtiment ne vont-ils pas mettre un frein à cette inique façon de faire d'un potentiel dont l'intelligence n'est pas des plus étendues ? Malgré que le syndicat des maçons, qui vient de se reconstituer, refuse de fusionner avec les autres catégories du bâtiment, espérons qu'il saura faire une entente pour l'action à mener contre la tyrannie de l'exploiteur Perrier fils.

Il serait bon qu'une propagande intensive soit faite dès maintenant parmi les travailleurs de la bâtisse, qui ont toujours l'air de boudier l'organisation syndicale. Cependant, quel travail à faire contre tous les entrepreneurs montcelliens qui prennent réellement leurs exploités pour des bêtes de somme !

J. Blanchon.

Rectification : Dans mon article local sur Montceau, du dernier *Libertaire*, dans l'avant-dernier alinéa, lire : « A la dernière réunion, en plus des chanteurs habituels, une femme et son enfant nous débiteront plusieurs monologues révolutionnaires » au lieu de « Une femme et son enfant se détachèrent de l'auditoire pour démontrer que j'ai quelque valeur au point de vue moral », ce qui ne signifie rien et peut prêter à équivoque.

J. B.

ROANNE

Mouvement social dans les corporations. Chez les tisseurs, malgré les appels successifs du syndicat général, très peu encore ont compris la valeur et l'importance du groupement. Dans la plupart des usines, l'ouvrier et l'ouvrière supportent un tas de méfaits plus avilissants les uns que les autres, sans broncher. Dans un important tissage, les tisseurs, par un vote que le patron leur a imposé, décidèrent, à une petite majorité, il est vrai, de faire dix heures et demie de travail, pendant que les trois quarts de l'année ils ne travaillaient que la moitié du temps et souvent avec demi-salaire. Que le patronat doit être heureux d'avoir des esclaves si dociles ! Que de beaux jours encore devant eux !

Dans les petites corporations, le mouvement syndical est plus fort, les ouvriers ont enfin compris que s'ils voulaient avoir un

peu plus de mieux être dans leur situation. Ils ne l'obtiendraient que par la force de leur cohésion.

La grève des tanneurs-corroyeurs dure toujours. Commencée le 24 novembre 1911, elle s'est poursuivie tantôt dans le calme, tantôt revêtant un caractère violent.

Les potentats qui cherchent à affamer les ouvriers qui ont édifié leur fortune, ont comme dans toutes les grèves, la flicaille, la magistrature à leur service. Les renégats, au nombre d'une quinzaine, sont accompagnés de leur domicile à la botte par des gendarmes et flics ; ces lâches sont la cause de la durée du conflit.

Samedi 3 février, une réunion de toutes les corporations avait lieu à la Bourse, en faveur des grévistes des camarades du syndicat des Cuirs et Peaux. Les orateurs expliquèrent la genèse de la grève, fustigèrent d'importance les renégats et les patrons, démontrèrent que les travailleurs ne devaient compter que sur eux-mêmes pour améliorer leur sort. Un ordre du jour de sympathie pour les grévistes qui, par leur énergie et leur cohésion, tiennent tête à leurs exploiters fut adopté.

La classe ouvrière de Roanne est de cœur avec les grévistes et le prouve, en donnant ses gros sous aux collecteurs. Les secours, malgré la durée du conflit, augmentent, ce qui est de bon augure pour l'avenir et l'issue du conflit.

Dimanche, 11 février, à l'occasion des funérailles d'Aernout, une manifestation aura lieu pour protester contre la condamnation de Roussel et les bagnes militaires. Souhaitons que cette démonstration ait plein succès.

F. Daideri.

Vienne (Isère)

Pour peu que cela continue, les routes de notre beau pays de France ne seront plus que des succursales de la forêt de Bondy de sinistre mémoire. Si ceux qui y opèrent n'existent plus, les chiens de garde de l'autorité républicaine sont de taille à pouvoir les remplacer. Sans doute jaloux de ceux qui pratiquent le brigandage colonial et ne pouvant exercer leurs mœurs d'apaches sur les jaunes ou les noirs, c'est sur les paisibles personnes qu'ils cherchent à prendre leur revanche.

Ainsi dernièrement, le camarade Augier passait devant la caserne de gendarmerie d'Estressin ; il l'avait dépassée d'une certaine distance et était dans la plus scrupuleuse légalité, lorsqu'il fut grossièrement interpellé par un gendarme qui l'obligea, sans motif plausible, à revenir sur ses pas et à entrer au bureau de la brigade. Il ne fut relâché qu'après avoir subi toute une inquisition gendarmesque aussi stupide que ridicule et sans autre excuse envers lui qu'un rire bestial qui n'était que la manifestation d'une grossière intelligence.

Décidément, nous vivons dans un pays de cosques et la liberté individuelle n'est plus qu'une mystification.

EN TURQUIE

Le massacre de Stip

Le conflit turco-italien n'empêche pas les gouvernements de continuer — à l'intérieur — la répression. La situation ne s'est pas améliorée par l'arrivée des Jeunes-Turcs au pouvoir, qui se révèlent plus terribles envers les diverses nationalités, Arméniens, Rouméliens, Albanais, Bulgares, qui forment la plus grande partie de l'empire. Le fanatisme des dirigeants ne peut s'accommoder des tendances de liberté que manifestent les populations et ne songe qu'à supprimer les protestataires.

Dans la ville de Stip, le 4 décembre dernier, explosa une bombe déposée près de la mosquée turque, le jour de marché. (On soupçonne le gouvernement d'avoir provoqué cet acte). Aussitôt, sans prévenir, les troupes turques — qui étaient prêtes — se ruèrent sur la foule des marchands et acheteurs, la plupart Bulgares, en massacrèrent cinquante et en blessèrent trois cent.

A la suite de cette tuerie, les étudiants de Sofia organisèrent un meeting qui réunit 20.000 personnes, où furent dévoilés les agissements des pseudo-constitutionnalistes Jeunes-Turcs. La protestation s'amplifia, d'autres meetings se préparèrent dans différentes villes, tandis que le gouvernement fait le silence.

Il est nécessaire que ces faits soient dévoilés à l'opinion, afin qu'une protestation européenne fasse reculer les gouvernements criminels dans leur œuvre de répression sanglante.

Traduit de l'esperanto (Internacia, Socia, Revuo), numéro de janvier 1912.

BIBLIOGRAPHIE

L'IDEE LIBRE, revue mensuelle d'éducation sociale. — Sciences, philosophie, littérature. Rédaction et administration : André Loriot, 10, impasse Montferrat, Paris.

Sommaire du numéro 3, paraissant le 1^{er} février 1912 :

Fin de polémique sur l'illégalisme et les Anarchistes. — Alfred Naquet, F. Stackelberg, André Loriot, etc.

La Source (parabole), par Han Ryner.

L'Unité des Réformes fiscales. — La Loi d'airain, par Alfred Naquet.

Le Savant (nouvelle), par A. Loriot.

Le Problème du Boucheur, par Paul Robin.

Ce que nous voulons, par Laforgue.

L'Ascension de la Science, par E. Bureau.

Le numéro, 0 fr. 30. — L'abonnement annuel, 3 francs. — En vente partout.

Vient de paraître :

Le Travailleur idiste, 5, rue Henri-Chevreau, Paris, 20^e, feuille trimestrielle pour la propagation de l'ido dans les milieux ouvriers.

Le numéro 1, contenant une réponse inédite de Papillon à Habert (suite de la controverse de La Bataille) sera envoyé gratuitement, à titre de spécimen, à tous les camarades qui en feront la demande.

En vente au Libéraire :

L'Affaire Roussel, brochure éditée par le Comité de Défense Sociale contenant tout l'historique de ce malheureux drame. Illustrations de P. Poncet. Prix : 0 fr. 10.

Conseil de Revision.

Comme chaque année, la C. G. T. fait éditer un numéro spécial illustré exclusivement consacré au Conseil de revision.

Insister sur la nécessité d'intensifier la propagande antimilitariste dans nos milieux syndicalistes est aujourd'hui chose inutile.

Propager ce numéro spécial, le distribuer à profusion à nos jeunes ouvriers, qu'on verra bientôt goûter les douceurs de la Vie de Caserne et les beautés des tristes bagues qu'on exigera d'eux lorsqu'ils seront sous la livrée, n'est-ce pas le meilleur moyen de les toucher et de leur apprendre ce que nous attendons d'eux ?

Les organisations syndicales connaissent trop les résultats acquis pour que nous étendions davantage.

Le numéro spécial de la Voix du Peuple paraîtra le 14 février.

Se hâter pour les commandes qui doivent toujours être accompagnées du montant en mandat-poste.

Le cent, 7 francs ; les cinq cents, 30 francs ; le mille, 50 francs.

Adresser lettres et mandats à Ch. March.

trésorier de la C. G. T., 33, rue de la Grande-aux-Belles, Paris.

VIENT DE PARAÎTRE

Collection d'eaux-fortes et de lithographies originales tirées en nombre limité sur très beau papier de Chine, Hollande, etc., grand format :

Portraits de Tolstoï, E. Reclus, A. France, Blanqui, Louise Michel, S. Faure, E. Zola, Bjornson, Ibsen, Gorki, Kropotkine, Hervé, Cipriani, Ferrer, Borthelot, K. Marx, Mirbeau, P. Lavroff, Andrelew, Spencer, J.-B. Clément. Splendides gravures du peintre graveur A.-J. Alexandro vitch.

Prix de chaque portrait : 3 francs ; 3 fr. 25 franco recommandé, sous tube.

Portraits de Laisant et de Naquet : 20 francs chaque.

Tous ces portraits en cartes postales à 0 fr. 10 pièce.

En vente au « LIBERTAIRE ».

Communications

Les militants qui s'intéressent au Libéraire et particulièrement ceux qui y collaborent sont priés d'assister à une réunion intime qui aura lieu au bureau de rédaction, vendredi 9 février à 8 h. 1/2 du soir. Objet de la réunion : Question de tactique.

Fédération révolutionnaire communiste. — Foyer communiste du 12^e. — Vendredi 9 février, réunion des camarades du Foyer et de Solidarité, 240, boulevard de la Chapelle, à 9 heures du soir. Adhésion, mesures à prendre pour l'enterrement d'Aernout.

Cabaret Ch. d'Avray. — C'est dimanche 11 février, à 8 heures et demie du soir, que la maison communale du 3^e, 49, rue de Bretagne, ouvre son cabaret-concert et son théâtre d'ombres, sous la direction artistique de Ch. d'Avray. Les camarades désireux de se faire entendre sont priés de se faire inscrire.

Emancipante Stelo. — Mardi 12, 67, rue de Ménilmontant, deuxième leçon du nouveau cours d'ido et revision de la première. Pour les autres cours, voir La Bataille. Cours gratuit par correspondance en 12 leçons. Ecrire au siège, 5, rue Henri-Chevreau, Paris (20^e).

Groupe anarchiste l'Effort. — Jeudi 8 février à 8 heures et demie du soir, au premier cabaret-concert entre camarades ; deuxième manifestation à lancer, Jeudi 15 février, causerie par André Loriot, sur : « Ce que doit être l'éducation ». Invitation à tous les camarades.

Le groupe l'Effort ayant tiré un manifeste commentant les gestes illégaux, les camarades en désirant obtenir la sanction, 10, impasse Montferrat, pour fixer un nouveau tirage. Coopération volontaire.

Groupe d'Etudes sociales et groupe Néo-Malthusien. — Par suite de la fête de l'Université Populaire, la causerie qui devait avoir lieu samedi 10 février se fera le 17 février, à 8 heures et demie du soir, 157, faubourg Saint-Antoine.

Foyer Populaire de Belleville. — 5, rue Henri-Chevreau. — Jeudi 15 février, à 8 heures et demie, conférence : « Pourquoi je ne porte pas le deuil et ne vais plus aux enterrements. Danger social du respect et du culte de la mort », par Horace Thivet.

Fédération révolutionnaire communiste. — Nous rappelons à tous nos camarades désireux de mener l'action dans un but de propagande véritablement anarchiste, que les adhésions sont reçues par lettre, au Foyer Populaire de Belleville.

Adresser les correspondances au camarade Jean Fleur, au Foyer, 5, rue Henri-Chevreau (20^e).

BANLIEUE

Groupe d'Etudes sociales de Nanterre. — Grande conférence antialcoolique (avec projections) par le docteur Legrain. Sujet traité : « Faut-il faire de la propagande antialcoolique ? » Samedi 10 février, à 8 heures et demie du soir, au préau des écoles de garçons, boulevard du Midi, Nanterre.

Groupe des Temps Nouveaux : Réunion du groupe de Saint-Denis, dimanche 18 février, à 10 heures du matin, Bureau de l'Avant Social. Fédération révolutionnaire communiste.

Groupes d'études sociales de Corbeil-Essonnes : Samedi 10 février, à 8 heures et demie du soir, au salon des Musées, montagne de Fontainebleau, à Essonnes, grande conférence publique et contradictoire, par Mauricius, sur : « Dieu existe-t-il ? »

F. R. C. Section de Clichy. — Les copains sont priés de se trouver vendredi 9 février, à 8 heures et demie précises, 35, rue Martre, pour aller voir les camarades de Levallois.

CALAIS

Les lecteurs du Libéraire, des Temps Nouveaux, de la Guerre Sociale et de la Bataille syndicaliste sont invités à assister à la réunion organisée par quelques camarades dans le but de fonder un groupe de lecteurs de ces journaux afin d'intensifier la propagande par la presse à Calais et aux environs.

La réunion aura lieu samedi 10 février 1912, à 8 heures et demie du soir Bar Célestin, rue Vaux-Hall, 33, Calais.

BREST

Groupe d'Etudes, 85, rue Emile-Zola. — Causerie controversée entre Bernard et Hervé, sur « l'individualisme, l'anarchisme, le communisme », dimanche 11 février, à 9 heures du matin. Avis aux amis.

MARSEILLE

Comité de Défense sociale. — Dimanche 4 février, à 6 heures du soir, assemblée générale au siège, 63, allée des Capucines. Des questions très importantes à l'ordre du jour nécessitent la présence de tous les membres.

LYON

Jeunesse syndicaliste intercorporative. — Samedi 10 février, salle Rameau, à 8 heures et demie du soir, Grande conférence publique et contradictoire, par le camarade Delais, de La Bataille Syndicaliste. Sujet : « La Démocratie et les financiers ».

Dimanche 11 février, Bourse du Travail, cours Morand, 39, grande fête au profit de La Bataille Syndicaliste. Concert vocal. Bribi, pièce antimilitariste. Distribution de jouets. Le camarade Delais fera une conférence sur « La Presse et les financiers ». Deux billets donnent droit à l'entrée de la fête.

BORDEAUX

Groupes d'éducation sociale, rue des Augustins, 33, au bar du Dragon, dans la salle du fond. Dimanche 18 février, à 3 heures de l'après-midi, causerie par le camarade Antoine Antigard sur le sujet suivant :

Le Néo-Malthusianisme est-il la panacée guérissant tous les maux sociaux ou économiques ou un des moyens de libération de l'humanité ? Libre maternité, Bonne naissance, Bonne instruction, Bonne éducation, Sélection physique et morale.

BORDEAUX

Mercredi 21 février à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre Saint-Paul, rue de Ruat 25. Conférence publique et contradictoire par Sébastien Faure. Sujet traité : La vie chère, les lois scélérates, la guerre. Pas d'entrée habituelle.

Grande salle des Sociétés savantes, vendredi 9 février, à 8 h. 1/2 du soir, conférence publique et contradictoire par Jean Marestan sur : l'Education sexuelle. Entrée : 50 centimes.

Fédération communiste révolutionnaire, groupe de Pantin. — Le samedi 10 février à 8 heures et demie du soir, salle Gaillard, 6, rue de Pantin, au Pré-Saint-Gervais. Causerie sur le Féminisme Bekornien. (Tous les camarades Libéraires, Syndicalistes sont cordialement invités.)

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy.

1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle.

Il est divisé en deux parties :

1^{re} Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2^e Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, matière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'alors.

Petite Correspondance

Jean Laquéle, Rouleuve, par Epinaux-Mines (Saône-et-Loire) désire entrer en relations avec camarade de Chagny, pour organiser contreverse avec Théo Bretin du P. S. U., ou pour organiser conférence sur le Syndicalisme. Lui écrire.

Le camarade qui a édité le tableau du 4^e Congrès International ouvrier à Bâle 1869, est prié de passer au Libéraire apporter des gravures.

V.-P. MORGIS. — L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la publication de votre feuilleton : L'Evolution de la Matinée.

H. B. — Sommes forcés renvoyer au prochain numéro l'article sur « La Langue auxiliaire universelle ».

ENTR'AIDE

Le camarade P. Julien voudrait entrer en relations avec des copains camelots, colporteurs, bons chineurs, pour échange de tuyaux. Lui écrire 108, boulevard de la Villette, Paris.

Le camarade Achille Legeret, 3, rue du Bouillet, à Bourges, demande à passer quelque temps chez un camarade s'occupant de galvanoplastie industrielle et particulièrement du nickelage et du cuivrage pour se mettre au courant de la manipulation. Lui écrire.

Un camarade désire entrer en relations avec camarades mouleurs sachant prendre empreintes de masques sur personnes mortes ou vivantes. Ecrire à Guillemain, 25, rue de la Briche, Saint-Denis (Seine).

Un camarade désire échanger timbres-poste avec copains étrangers. Echanger contre publications du journal ou cartes illustrées ou acheter. L. Mariette, 46 bis,

Vient de paraître

L'Initiation Sexuelle

par

G. BESSÈDE

(Préface du Docteur L. BRESSELLE)

Le premier ouvrage qui apporte aux parents un système complet pour renseigner les jeunes gens, AVEC TOUT LE TACT DESIRABLE, sur la génération (végétale, animale et humaine), les maladies vénériennes, l'hygiène et la responsabilité sexuelles

UN VOLUME AVEC DESSINS DANS LE TEXTE

Prix : 3 francs

Envoi franco, contre mandat ou bon de poste au nom de l'administrateur du « Libéraire », 45, rue d'Orsel, Paris.

L'imprimeur-gérant :

Emile CARRE, 15, rue d'Orsel. — Paris.

EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats, bons de poste ou toute autre valeur. Adresser lettres et mandats à l'Administrateur du « Libéraire », 45, rue d'Orsel. La deuxième colonne indique le prix par la poste.

BROCHURES

ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago..... 0 05 0 10
Aux jeunes gens (Kropotkine)..... 0 10 0 15
La morale anarchiste (Kropotkine)..... 0 10 0 15
Communisme et anarchie (Kropotkine)..... 0 10 0 15
L'Etat et son rôle historique (Kropotkine)..... 0 25 0 30
Entre Paysans (Malatesta)..... 0 10 0 15
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch. Albert)..... 0 10 0 15
A. B. C. du libéralisme (Lerminal)..... 0 15 0 20
L'Anarchie (Malatesta)..... 0 05 0 10
L'Anarchie (A. Girard)..... 0 10 0 15
Evolution et Révolution (E. Reclus)..... 0 20 0 25
Arguments anarchistes (Beaure)..... 0 10 0 15
La question sociale (S. Faure)..... 0 15 0 20
Les Anarchistes et l'Affaire Dreyfus (S. Faure)..... 0 15 0 20
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)..... 0 10 0 15
Le patriotisme par un bourgeois, suivi des Déclarat. d'Emile Henry (Le Congrès anarchiste d'Amsterdam)..... 1 25 1 35
Rapports au congrès antiparlementaire..... 0 50 0 60
Les déclarations d'Etienne..... 0 10 0 15
Le Communisme et les paresseux (Chapelier)..... 0 10 0 15
L'esprit de révolte (Kropotkine)..... 0 10 0 15
Les Communistes anarchistes et la femme (Groupe des E. S. R. I.)..... 0 10 0 15
Le communisme et l'anarchisme (E. S. R. I.)..... 0 10 0 15

ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat..... 0 10 0 15
La chair à canon (Manuel Devaides)..... 0 15 0 20
Aux conscrits..... 0 05 0 10
Le Militarisme (Fischer)..... 0 10 0 15
L'antipatriotisme (Hervé)..... 0 10 0 15
Colonisation (Jean Grave)..... 0 10 0 15
Contre le brigandage marocain..... 0 15 0 20
L'enfer militaire (Girard)..... 0 15 0 20

SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPARLEMENTARISME, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire (Griffiths)..... 0 10 0 15
Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff)..... 0 25 0 30
La loi des salaires (J. Guesde)..... 0 10 0 15
Le droit à la paresse (Lafargue)..... 0 10 0 15
Boycottage et sabotage..... 0 10 0 15
Le Machinisme (Jean Grave)..... 0 10 0 15
Grève et sabotage (Fortuné Henry)..... 0 10 0 15
L'A. B. C. syndicaliste (Georg. Yvetot)..... 0 10 0 15
La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)..... 0 10 0 15
Les maisons qui tuent (M. Pellé)..... 0 10 0 15
Le salariat (Kropotkine)..... 0 10 0 15
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)..... 0 10 0 15
Le Syndicat (Pouget)..... 0 10 0 15
Les lois scélérates..... 0 25 0 30
La grève générale (Aristide Briand)..... 0 05 0 10
Syndicalisme et révolution (Dr Pierrot)..... 0 10 0 15
Le parti du travail (Pouget)..... 0 10 0 15
Le remède socialiste (Hervé)..... 0 10 0 15
Le désordre social (Hervé)..... 0 10 0 15
Vers la Révolution (Hervé)..... 0 10 0 15
Politique et socialisme (Ch. Albert)..... 0 60 0 65
L'illusion parlementaire (Laisant)..... 0 10 0 15
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean Grave)..... 0 10 0 15
L'école anticathédrale de caserne et de sacristie (Anpin)..... 0 10 0 15
Quelques vérités économiques (Louis Blanc)..... 0 05 0 10
Une forme nouvelle de l'esprit politique (Jean Grave)..... 0 05 0 10
La doctrine des Egaux (Extrait des œuvres de Babeuf)..... 0 50 0 60
L'action directe (Pouget)..... 0 10 0 15
Les bases du syndicalisme (Pouget)..... 0 10 0 15
Les métiers qui tuent (L. et M. Bonneff)..... 0 70 0 75
Les Prisons (Kropotkine)..... 0 10 0 15
Les Prisons Russes (Vera Figner)..... 0 15 0 20

BROCHURES DE L. ET M. BONNEFF

Les Terrassiers, les Employés de magasin, les Boulangers, les Cheminots (2 vol.), les Pêcheurs bretons, les Postiers, les Travailleurs du

restaurant : les Compagnons du bâtiment (2 brochures) : Les Blessés ; chaque brochure..... 0 15 0 20
La démocratie et les financiers (F. Delais)..... 2 » 2 35

CARTES POSTALES

Portraits de Ferrer et de S. Villafra..... 0 10 0 15
La mort de Ferrer (Leurs arguments)..... 0 10 0 15
Vues de l'Avenir social (12 cartes)..... 0 75 0 95
Vues de « La Ruche » (12 cartes)..... 0 60 0 70
Portraits des terroristes russes : Guerchoum, Sazonoff et Ragoussinova, chaque..... 0 10 0 15

VOLUMES

ANARCHISME
L'Anarchie (Kropotkine)..... 1 » 1 40
L'Anarchie, son but, ses moyens (Grave)..... 2 75 3 25
La conquête du Pain (Kropotkine)..... 2 75 3 25
Anarchisme (Elzächer)..... 3 » 3 50
Les paroles d'un révolté (Kropotkine)..... 1 25 1 75
La Douleur universelle (Sébastien Faure, nouvelle édition)..... 2 75 3 25
La Révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus)..... 2 75 3 25
Œuvres de Bakounine, tomes I, II, III IV et V chaque volume..... 2 75 3 25
La Société Future (Jean Grave)..... 2 75 3 25
Anarchisme (Mackay)..... 2 75 3 25
La Société mourante et l'Anarchie (Grave)..... 2 75 3 25
L'individu et la Société (Grave)..... 2 75 3 25
Les lettres de noblesse de l'Anarchie (A. Delacour)..... 3 » 3 50
Temps futurs, Socialisme, Anarchie (Naquet)..... 2 75 3 25
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit)..... 2 75 3 25
En marche vers la Société nouvelle (Cornelissen)..... 2 75 3 25
Philosophie de l'Anarchie (Malato)..... 2 75 3 25
Le socialisme en danger (Domela)..... 2 75 3 25
Socialisme et Anarchisme (A. Hamon)..... 3 » 3 50
Réformes, révolution (J. Grave)..... 2 75 3 25
Psychologie de l'Anarchiste socialiste (Hamon)..... 2 75 3 25
Réflexions sur l'individualisme (Devallès)..... 0 80 1 »

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME

Leur Patrie (Gustave Hervé)..... 0 95 1 20
Guerre et Militarisme (Jean Grave)..... 2 75 3 25

Désarmement ou alliance anglaise (Naquet)..... 3 » 3 25
La Grande Famille, roman (Grave)..... 2 75 3 25
L'Humanité et la Patrie (Alfred Naquet)..... 2 75 3 25
Sous la casaque (Dubois-Desaule)..... 2 75 3 25
Bribi, roman (Darrien)..... 2 75 3 25
Camarades, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule)..... 3 » 3 50
Les Guerres et la Paix (Ch. Richet)..... 1 35 1 40

HISTOIRE

La grande révolution (Kropotkine)..... 2 75 3 25
La Commune (Louise Michel)..... 2 75 3 25
De la Commune à l'Anarchie (Malato)..... 2 75 3 25
Les Joyeuxetés de l'exil (Malato)..... 2 75 3 25
Autour d'une Vie (Mémoires), par Pierre Kropotkine..... 2 75 3 25
La Commune au jour le jour (Reclus)..... 3 » 3 40
L'Internationale, documents (James Guillaume), 5 volumes..... 5 » 5 40
Correspondance (E. Reclus)..... 2 75 3 25

SOCIOLOGIE ET EDUCATION

L'initiation sexuelle (G. Bessède)..... 3 » 3 25
L'entr'aide (Kropotkine)..... 3 » 3 50
Histoire des Bourses du Travail (Fernand Pelloutier)..... 3 » 3 50
Précis de Sociologie (Palante)..... 2 50 2 75
Combat pour l'individu (Palante)..... 3 75 4 »
L'individu contre l'Etat (H. Spencer)..... 2 20 2 50
La vie ouvrière en France (F. Pelloutier)..... 5 » 5 50
L'amour libre (Ch. Albert)..... 2 75 3 25
Révolution chrétienne et révolution sociale (Ch. Malato)..... 2 75 3 25
La Sociologie d'après l'ethnographie (Ch. Letourneau)..... 4 50 5 »
Observations sur le développement de l'enfance (Gabriel Grould)..... 1 35 1 50
L'éducation morale, intellectuelle et physique (Spencer)..... 2 » 2 25
Propos d'éducateur (S. Faure)..... 0 60 0 70
Champs, usines, ateliers (P. Kropotkine)..... 2 75 3 25
L'éducation fondée sur la science (C.-A. Laisant)..... 2 50 2 60
La laïque contre l'enfant (S.M.Say)..... 2 » 2 45
Comment nous ferons la révolution par Pouget et Patnaud..... 1 00 1 25
La classe ouvrière (L. M. Bonneff)..... 2 50 2 85
Les Démocraties antiques (A. Croiset)..... 3 » 3 50

LITTÉRATURE

Les Soliloques du Pauvre (Jehan Rictus), Illustrations de Steinen..... 3 » 3 50

Les Cantilènes du malheur (Jehan Rictus)..... 1 25 1 50
La Feuille (Zo d'Axa) : collection complète des vingt-cinq numéros parus, non pliés et renfermés dans une couverture papier parcheminé (format petit in-4°)..... 2 50 2 80

Le Goin des Enfants (Grave), 3 vol. chaque..... 3 » 3 50
Qu'est-ce que l'art ? (Ch. Albert)..... 2 75 3 25
Terre libre, roman (Jean Grave)..... 2 75 3 25
Malfaiteurs, roman (J. Grave)..... 2 75 3 25
Œuvres de Rabelais 2 vol. chaque..... 2 75 3 25
La sueur du burnous (V. d'Ootom)..... 2 » 2 30
Œuvres de